

nombre en Ontario, où une lutte de quinze années les a finement trempés ; au Nouveau-Brunswick, ils peuvent voir l'avenir leur sourire ; dans les autres provinces, ils ont des noyaux considérables, vaillants et bien organisés. Et ils ont versé aux États-Unis une population considérable qui continue leur influence, rend témoignage de leur valeur.

Au Canada, ils jouissent de l'égalité constitutionnelle, dans la Province de Québec leur patron est reconnu officiellement comme patron national. Ils ont de multiples organisations assurant leur autonomie et leur développement.

S'ils le veulent, et Dieu aidant, rien ne peut plus arrêter leur marche vers une vie plus complète.

C'est, en un pâle résumé, ce que consacre la fête nationale officielle de cette année.

Cependant, tout ne va pas parfaitement encore. L'égalité constitutionnelle que nous accorde la constitution du pays, que nous a valu les luttes continuelles de nos pères, en certains domaines, est plus théorique que pratique.

Dans Ontario, nos compatriotes luttent vaillamment depuis quinze années pour qu'on ne fasse pas disparaître la langue française. Au Manitoba, ils luttent depuis plus longtemps encore contre des injustices plus grandes et plus violentes. Dans les provinces de l'Ouest, les Canadiens-français doivent continuellement réclamer le droit à la vie. Dans aucune des provinces dites anglaises, nos compatriotes sont traités en véritables égaux.

Au fédéral même, il nous faut continuellement réclamer pour obtenir une nomination, un document français. On n'a pas encore compris que la constitution fait du Canada un pays bilingue.

Ces oublis nous causent un tort considérable chez nous et à l'étranger, où notre apparence unilingue nous fait passer pour un peuple assimilé.

Des courants délétères cherchent à s'infiltrer chez nous et nous devons leur opposer de multiples digues.

Ils nous reste donc à décider bien fermement que l'avenir sera la suite du passé ; c'est-à-dire une marche continue et ordonnée vers une vie plus entière.

Pour cela, nous devons donner tout l'appui qu'il nous est possible de consacrer à l'encou-

agement, à la consolidation des groupes éloignés et qui livrent pour nous des luttes héroïques. Nous devons encore travailler à assurer le respect de la constitution, la reconnaissance pratique de l'égalité des races.

Le plus clair de nos efforts doit être réservé à l'organisation et à la consolidation de nos forces naturelles : la famille, la paroisse, la profession, la race.

Toutes ces forces nous les possédons à un degré rare et nous serions coupables de ne pas les développer !

Que le mot-d'ordre soit donc de consolider toutes les forces qui nous font ce que nous sommes et qui peuvent le mieux nous assurer de le demeurer.

Thomas POULIN.

Casse-tête

J'ALLAIS avoir douze ans. J'étais, depuis trois mois, élève au Collège Sainte-Marie, quand se produisit un de ces mille petits événements d'une vie d'élève, qui eut, cette fois, sur la mienne, un tel contre-coup, qui me fit une impression si forte, que je suis certain d'en avoir gardé le souvenir le plus fidèle jusque dans les moindres détails.

C'est cet incident, en soi bien minime, on le verra, qui commença de m'ouvrir les yeux sur le monde des réalités qui ne sont pas évidentes, qui me fit distinguer entre ce qu'on dit de sa pensée et ce qu'on en garde pour soi, entre l'impression profonde et la physionomie impassible, qui me fit découvrir ou tout au moins soupçonner, derrière les visages des gens et aussi des choses, les âmes, les âmes avec leur vie, leurs mystères, leur langage à part, leurs étranges communications sans parole, faites de pressentiment et de divination.

Revenons donc tout de bon à cet heureux temps où nous étions si fiers d'être en Sixième, le premier degré de cette longue échelle, si longue, si haute, pour de petits bonshommes de douze ans, quoiqu'elle n'ait que six échelons, et dont le sommet tout nimbé s'appelle la Rhétorique... Si fiers de savoir trois mots de latin, de répéter avec des airs entendus et suffisants, ces termes savants : versions, thèmes, cas, paradigmes, déclinaisons.

Notre professeur, le Père Drèves, était assez jeune, vingt-six ou vingt-sept ans, tout au plus, plutôt petit, le teint pâle, noir de cheveux, aux traits énergiques et accentués, avec des